

«Ferrari»: entre encrassement et vrombissements



Photo: Lorenzo Sisti Adam Driver (à gauche) dans une scène tirée du film « Ferrari »

François Lévesque

22 décembre 2023 CRITIQUE CINÉMA

•

Michael Mann est de ces cinéastes qui, ayant réalisé plusieurs films remarquables, jouissent d'une immense réputation : Thief (Le

solitaire), Manhunter, The Last of the Mohicans (Le dernier des Mohicans), Heat (Tension), The Insider (L'initié)... Or, ses deux plus récents films, Public Enemies (Ennemis publics) et Blackhat (Chapeau noir), sont franchement ratés. Dès l'annonce de [Ferrari \(V.F.\)](#), film consacré au célèbre constructeur automobile, d'aucuns étaient d'ores et déjà prêts à parier sur le retour de Mann dans le peloton de tête des plus grands cinéastes contemporains. Hélas, dans cet ambitieux projet mettant en vedette Adam Driver, les embardées s'avèrent nombreuses.

Passons sur la question de la crédibilité d'une distribution d'interprètes américains (et espagnols) jouant des Italiens : le procédé est aussi vieux qu'Hollywood ; il faut s'y faire. Après avoir incarné le magnat de la mode Maurizio Gucci dans [House of Gucci](#) (La saga Gucci), de triste mémoire, Adam Driver reprend donc l'accent pour incarner Enzo Ferrari.

Le toujours intense acteur offre une performance habitée, sentie, mais, dans ce cas précis, parfois trop étudiée. On perçoit le « travail d'acteur ».

Un exemple de cela survient dès le début, lorsqu'Enzo visite le mausolée où repose son fils. Driver livre son monologue avec conviction et émotion. Viennent les sanglots... On devrait être bouleversé. On ne l'est pas.

Puis, voici que s'amène Penélope Cruz, dans le rôle de Laura Ferrari, épouse trompée et mère endeuillée. En théorie, l'actrice dispose de peu de matière : quelques mots. En pratique toutefois, Cruz, avec son expression douloureuse et ses larmes silencieuses, libère une charge émotionnelle inouïe.

Si talentueux soit-il, Adam Driver n'atteint jamais cette authenticité-là, à fleur de peau. Dans presque toutes leurs scènes communes, Cruz l'éclipse. Et comme lesdites scènes sont nombreuses...

Une période charnière

De fait, le film, qui se déroule en 1957, se penche sur les volets autant personnels que professionnels de la vie d'Enzo Ferrari. Pourquoi 1957 ? Parce que, dramatiquement parlant, il s'agit d'une période charnière, puisque rien n'allait plus pour l'ancien coureur automobile devenu entrepreneur.

En effet, son mariage déjà amoché était sur le point d'exploser, et sa maîtresse de longue date, Lina Lardi (Shailene Woodley), commençait à s'impatienter, à raison, au nom de leur fils, Piero. Au même moment, la maison Ferrari, fondée dix ans plus tôt avec Laura, était sur le bord de la faillite.

D'où l'absolue nécessité de remporter cette année-là le Mille Miglia, une compétition automobile de presque 1600 kilomètres se déroulant exclusivement sur des voies publiques.

Le film est loin de constituer une sortie de route, pour demeurer dans les analogies de circonstances, mais le dérapage guette. Sur le versant intime, il y a évidemment le fait que la composition de Driver souffre de la comparaison avec celle de Cruz. Mais c'est également vrai par rapport à l'interprétation de Woodley. Très naturel, le jeu de cette dernière fait paraître celui de Driver artificiel.

Les passages liés à l'écurie Ferrari, y compris les interactions entre le protagoniste et ses pilotes, sont en revanche plus homogènes.

Malheureusement, l'intérêt entre les fronts personnel et professionnel fluctue beaucoup : vice de construction ou encrassement narratif, c'est selon.

Mise en scène inspirée

Il faut savoir que le scénario attribué à Troy Kennedy Martin, décédé en 2009 et connu pour *The Italian Job* (L'or se barre ; 1969), est basé sur la biographie Enzo Ferrari: *The Man, the Cars, the Races, the Machine*, écrite en 1991 par le journaliste automobile Brock Yates.

À l'époque, la société de production d'un certain Silvio Berlusconi en acquit les droits, mais rien n'en advint. En 2004, Sydney Pollack devait en réaliser une adaptation avec Al Pacino, mais le projet capota. La même année, Michael Mann, intéressé depuis les tout débuts, tenta sa chance, en vain. Échec encore en 2010.

C'est dire que Mann a eu le temps de cogiter sa réalisation. Baignant dans une lumière qui rappelle celle de [The Godfather](#) (Le parrain), sa mise en scène est souvent inspirée.

Les séquences de courses, autant sur circuit que sur route, sont saisissantes. Après une succession rapide de prises de vues frontales, arrière, latérales et aériennes, bang ! un gros plan des yeux du pilote nous happe. On laissera aux experts le soin de juger du niveau d'authenticité, mais sur le plan cinématographique, ça décoiffe.

Il est par ailleurs deux accidents terribles que Mann met en scène avec brio, dont un lors duquel le pilote, propulsé dans les airs, ressemble à une poupée de chiffon. Le plan d'ensemble alors privilégié amplifie l'impression de fragilité humaine face à ces machines vrombissantes. Il est trop peu de tels moments viscéraux.

Entre le grand spectacle mécanique et le petit théâtre humain, Ferrariperd son élan.

Ferrari (V.O. et V.F.)

★★★

Drame biographique de Michael Mann. Avec Adam Driver, Penélope Cruz, Shailene Woodley, Gabriel Leone, Patrick Dempsey. États-Unis, 2023, 130 minutes. En salle.